

*« Le cardinal des plaisirs » en librairie
Bernis, la séduction au pouvoir*

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO – L'ACTUALITE
05/09/1998

Jean-Marie Rouart publie la biographie de ce cardinal légendaire, rival de Casanova dans les alcôves et de Choiseul dans les allées du pouvoir.

François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis, « une comète qui avait une queue très longue, mais à laquelle il manquait une tête », disait de lui cette vieille canaille, pas inintéressante il est vrai, qu'était le maréchal-duc de Richelieu. Jugement peu équitable contre lequel se dresse avec vigueur le plus récent des biographes du cardinal, Jean-Marie Rouart.

Journaliste, romancier, Rouart nous parle ainsi de ce François-Joachim, né dans l'Ardèche en 1715, l'année du trépas de Louis XIV, et mort à Rome en 1794, au lendemain de la grande Terreur parisienne (Rouart avait déjà publié en 1979 au Mercure de France, les Mémoires du cardinal qu'il avait complétés par une substantielle préface).

Les péripéties de la longue existence de cet abbé des Lumières (devenu, jeune encore, prince de l'Église) résument à leur façon le siècle des Lumières en son entier. Au point de départ, Bernis n'est qu'un cadet du Languedoc, d'excellente noblesse, mais sans le sou. Destinée splendide, pourtant : à peine quadragénaire, il sera l'ultime représentant de la bande des quatre, je veux dire les quatre cardinaux d'origine méridionale, Dubois, Fleury, Tencin, Bernis.

Élève du collège des barnabites de Bourg-Saint-Andeol (Vivarais) et nanti d'un accent du midi à couper au couteau, le jeune Bernis poursuit sa carrière d'étudiant brillantissime à Louis-le-Grand, où il perd son accent, à force de volonté, en quelques mois ; puis devenu petit abbé, il se fait connaître dans les salons parisiens par des poésies plutôt médiocres et par d'indéniables succès auprès des dames. Jean-Marie Rouart se penche avec intérêt sur le mystère central de ce jeune ecclésiastique, dont le cas n'est pas seul au monde, et qui concilie le feu et l'eau : catholique sincère, authentique, certes dépourvu de tout fanatisme religieux, Bernis est aussi un charmeur, un séducteur dont Casanova ne craindra point de narrer par le menu les prouesses. Les deux hommes ont en commun, paraît-il, quelques conquêtes féminines, jolies nonnes vénitiennes comme il se doit. Cela dit Bernis en tant qu'homme à femmes, est à cent coudées en dessous de ce même Casanova, a fortiori n'a-t-il rien à voir avec Sade, auquel Roger Vailland néanmoins songeait, de temps à autre, à le comparer.

Au point de départ, c'est la poésie éventuellement galante, bien sûr qui met l'écrivain Bernis sur orbite. Elle le propulse en effet jusqu'à l'Académie française dont il devient membre en 1744, à vingt-neuf ans. « Vous êtes bien jeune, lui dit-on, pour entrer de si bonne heure aux Invalides. » Les moqueurs le laissent froid et il se lie, en tout bien tout honneur ou peu s'en faut, avec les grandes dames des salons de l'époque : la duchesse du Maine, Madame Geoffrin, et surtout, infiniment plus importante pour un cursus politique qui très tôt s'annonce exigeant, la marquise de Pompadour.

Un brin de génie

C'est par elle qu'il obtient, dans les débuts, d'être ambassadeur de France à Venise. Il y devient (peut-être ?) l'amant d'une des filles de Louis XV, Infante à la forte poitrine, mariée non loin du grand port de l'Adriatique. Surtout le coup de maître du ci-devant abbé languedocien, c'est la mission diplomatique que ce même Louis XV va lui confier : elle consiste à promouvoir une alliance française avec l'Autriche, le fameux renversement des Alliances de 1756. Opération réussie, et dans laquelle on aperçoit bel et bien, de la part de Bernis, un brin de génie : notre homme est en effet l'un des premiers (le grand historien Bainville le soulignera avec force) à avoir compris l'énorme danger que va représenter pour la France le dynamiste prussien, momentanément compensé en effet par notre alliance de revers de 1756 avec l'Autriche. Compensation qui ne durera pas toujours : la France ne sera-t-elle pas victime à trois reprises de la force prussienne devenue progressivement la force allemande tout court.

Brièvement ministre des Affaires étrangères en 1757-58, Bernis agit dans ce poste selon la logique d'une politique de droite : alliance des puissances catholiques (France-Autriche) contre le bloc protestant (Prusse-Angleterre). Dix années plus tard, sous l'égide de son ami-ennemi le ministre Choiseul, il fera au contraire une politique de gauche, fût-elle, de sa part, raisonnable et tempérée. Il est en effet l'un de ceux grâce auxquels la liquidation finale des entreprises des jésuites, gage donné par Louis XV aux Lumières, ou prétendues telles, est devenue possible. Cette performance antijésuitique, du reste modérée, répétons-le, en ce qui concerne notre gentilhomme ardéchois est l'une des étapes d'une magnifique carrière au sein du clergé. Archevêque d'Albi, Bernis se dépense sans compter pour le bien-être de ses diocésains, lors d'une période albigeoise et provinciale au cours de laquelle, semble-t-il, nulle dame du « Bassin aquitain » n'est venue égayer la vie du grand prélat de la vallée du Tarn. Puis Bernis est fait ambassadeur à Rome. Il y participe à l'élection de deux papes, si possible profrançais ; il tient table ouverte, vit somptueusement, devient l'amant d'une jeune princesse italienne et gère fort intelligemment les intérêts romains de la cour de Versailles.

Jean-Marie Rouart s'est trouvé un frère ou plutôt un père, en la personne de ce Monsignore subtil qui pourtant n'engendra point d'enfants. Bernis, c'est un peu l'Edgar Faure du XVIIIe siècle avec plus de charme encore et moins de souplesse d'échine. Bernis, que Rouart a littéralement adoré, c'est l'anti-énarque, l'ambitieux délicat, l'ascensionniste social dénué d'arrivisme vulgaire, le séducteur discret ; c'est l'homme du monde qui veut qu'on prêche une moralité sévère ; et qui néanmoins, personnellement, n'en fait qu'à sa tête. A sa guise. C'est le catholique pieux, mais esclave le cas échéant, de ses désirs et de ses plaisirs. Type même du chrétien fornicateur : il offre donc à Jean-Marie Rouart, en dépit d'une illustration de couverture inutilement accrocheuse, le sujet et les thèmes d'un de ses meilleurs livres.



Jean-Marie Rouart s'est trouvé un frère ou plutôt un père, en la personne de Bernis, ce Monsignore subtil.
(Photo J. Sassier/ Gallimard.)
